

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 103 (1958)
Heft: 9

Artikel: Parachutistes et 5e colonne : en mai-juin 1940 [fin]
Autor: Bauer, E.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-342896>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Parachutistes et 5^e colonne

en mai - juin 1940

(fin)

Le 10 mai 1940 à midi, soit avant qu'on n'ait obtenu le moindre renseignement sur la participation d'éléments aéroportés à la grande opération déclenchée à l'aube par la *Wehrmacht*, une note urgente du Ministère de l'Air britannique signalait au War Office, à l'Amirauté et au Ministère de la sécurité une tactique particulièrement insidieuse dont les parachutistes allemands avaient fait usage en Norvège, au moment de leur arrivée au sol : levant les bras au-dessus de leur tête comme s'ils se rendaient, ils tenaient dans chaque main une grenade qu'ils balançaient sur quiconque faisait mine de s'opposer à leur atterrissage.

Cette stupidité, ainsi que M. Peter Fleming qualifie très justement une telle communication, prouve que ce jour-là on ignorait encore au Ministère de l'Air, que le parachutiste fait usage des suspentes de son parachute, pour se guider dans sa descente. Quoi qu'il en soit, tel est le premier symptôme de la « parachutite » qui fit en quelques semaines le tour de la Grande-Bretagne et de l'Irlande du Nord, avec la collaboration empressée du gouvernement, des journaux et de la B.B.C. Le 14 mai, sir Anthony Eden annonça dans une allocution radiodiffusée le recrutement d'un corps de « volontaires pour la défense locale » qui devint un peu plus tard la *Home Guard*. Le surlendemain, on fit garder par des postes armés les diverses installations de la Radiodiffusion, ainsi que les bâtiments des principaux ministères.

Le 31 mai, on ordonna de supprimer toute signalisation routière dans toute l'étendue du royaume et d'effacer les inscriptions peintes sur les panneaux, à l'entrée des localités

et même dans les gares. Les espaces de terrain se prêtant le mieux à l'atterrissage de parachutistes ou de planeurs se hérissèrent d'obstructions de fortune ; les villages se barricadèrent fiévreusement. Le port d'une carte d'identité, sans photographie ni empreinte digitale, fut imposé aux civils et, sous peine d'une forte amende, il fut interdit à tout automobiliste de quitter, fût-ce un moment, sa voiture sans l'avoir rendue temporairement inutilisable par l'enlèvement de quelque pièce essentielle de son mécanisme.

Comme on voit, avant même que la menace d'invasion se fût précisée, par suite de l'effondrement du front occidental et de l'armistice de Compiègne, John Bull semble avoir quelque peu perdu de son flegme légendaire. Au reste, des milliers de réfugiés venus de Hollande, de Belgique et du Nord de la France accréditaient en Angleterre les plus fantastiques légendes touchant les exploits de la 5^e colonne aéroportée ou infiltrée. Comment l'opinion britannique ne se fût pas départie de son traditionnel sang-froid, après qu'un personnage aussi considérable que le propre ministre des Affaires étrangères de la reine Wilhelmine, M. E. N. van Kleffen, eut révélé à la presse londonienne, accourue pour l'entendre, le 21 mai 1940, que les parachutistes allemands descendus sur Rotterdam s'étaient déguisés en religieuses, en infirmières, en capucins ou en conducteurs de tramway. D'autre part, parmi les rescapés de Dunkerque, certains répandirent dans l'opinion les mêmes légendes dont nous eûmes l'écho en Suisse, lors de l'internement du 45^e C.A.F. Particulièrement, les colonnes en retraite de la B.E.F. auraient été à maintes reprises fourvoyées par des agents allemands portant la tenue et les insignes de l'état-major général français.

Rien de plus absurde, à la vérité, que ces histoires de *Junkers JU 52* larguant de pleins couvents de fausses Ursulines pour leur faire affronter sous cette tenue religieuse le feu de l'ennemi ! Mais, en temps de crise politique ou militaire, rares sont les hommes qui ne sont pas « de feu pour le mensonge », comme le constatait La Fontaine, dès que ledit

mensonge se présente sous des aspects pittoresques, romanesques ou fantastiques. Reste, toutefois, comme le marque avec beaucoup de pertinence M. Peter Fleming, que l'existence de l'autre côté de la Manche, d'une 5^e colonne de l'air à déguisements multiples postulait nécessairement, dans l'esprit du public, la présence en Angleterre d'une 5^e colonne, installée dans la clandestinité et attendant le message personnel qui lui intimait l'ordre d'entrer en action. La « parachutite » se compliquait donc d'« espionnite ».

Aussi bien, en provenance de la population civile et de la *Home Guard*, les rapports commencèrent à affluer, concernant des lumières inexplicables en temps normal ou même des explosions mystérieuses. D'aucuns apercevaient des parachutes descendant vers le sol, mais n'en point apercevoir n'impliquait nullement que les agents ennemis ne continuassent pas à sauter toutes les nuits. C'est ce qu'établissait, le 21 mai, un rapport cité par M. Peter Fleming : « On continue à observer bon nombre de lumières étranges. On peut se demander si certaines d'entre elles ne proviennent pas de soldats ennemis brûlant leurs parachutes. *Le fait qu'on n'a jamais découvert de parachute semble donner de la consistance à cette théorie.* »

Fin juin, à la 45^e D.I., l'attention du commandement fut attirée sur les tas de chaux, anormalement gros, que l'on rencontrait au coin des champs de son secteur. Devenant vaguement lumineux à la nuit faite, on pouvait les distinguer du haut du ciel. D'où la conclusion qui s'imposait : des agents de la 5^e colonne les avaient disposés dans le terrain de manière à guider en direction d'un important carrefour ferroviaire les bombardiers nocturnes de la *Luftwaffe*. Ailleurs on prit des fils de la vierge, produits par les araignées à l'époque de leurs amours, pour des retombées d'un gaz toxique de nature inconnue : c'est pourquoi il fut interdit à quiconque de s'approcher de ces émanations suspectes.

En dépit de l'internement des sujets ennemis de sexe masculin parmi lesquels se trouvaient, du reste, une forte proportion de réfugiés raciaux ou politiques, « beaucoup d'hum-

bles Dr Watson, nous dit l'auteur, se trouvèrent promus au rang de Sherlock Holmes, par l'accès de suffisance qui vient à tout patriote en période de crise ». Les postes de police et les états-majors perdirent leur temps à examiner des milliers de dénonciations concernant des citoyens parfaitement inoffensifs pour la plupart. En fait, le nombre d'agents infiltrés par les Allemands en Grande-Bretagne durant la période qui s'étend du 10 mai au 15 septembre 1940, ne dépasse pas la dizaine, et la plupart se firent prendre moins de vingt-quatre heures après avoir pris pied sur sol anglais. Un seul sauta à l'aide d'un parachute et encore en Irlande du Sud. Il n'empêche qu'en mai et juin, il ne se passa pas de jour, sans qu'on n'en vît descendre deux ou trois, et le plus souvent les rapports auxquels ils donnaient lieu de la part des auxiliaires bénévoles du contre-espionnage, s'agrémentaient « de détails très vivants et précis... ». Il en résulta un certain nombre de coups de feu dont furent victimes des civils venus buter dans le noir sur des barrages non éclairés.

En fin de compte, tout finit par se tasser et, durant l'été 1940, on peut écrire qu'en attendant de semaine en semaine le déclenchement de l'*Opération « Seelöwe »*, le peuple anglais avait récupéré ses qualités traditionnelles de sang-froid et de bon sens. Il est vrai que l'épreuve du *blitz* suffisait à solliciter toutes ses énergies. Dans ces conditions, on ne s'étonnera pas que les manœuvres d'intoxication, tentées par quelques traîtres, sur les ondes de la « Nouvelle Station britannique de radio-diffusion » ou N.B.B.S., soient tombées à plat. Quant au largage d'objets divers auquel les Allemands se livrèrent pour accréditer l'existence d'une nombreuse 5^e colonne, il n'obtint aucun succès. Les Anglais, effectivement, ne furent pas sans remarquer que, si l'on trouvait des parachutes au milieu des moissons, les parachutistes qu'ils avaient menés au sol, n'avaient laissé aucune trace de leur atterrissage, et s'étaient évaporés dans la nature, sans fouler un seul épi. On conclut donc qu'on se trouvait en présence d'une ruse de guerre.

* * *

Avons-nous été plus raisonnables durant la période critique qui s'étendit pour nous du 10 mai au 25 juin 1940 ? Nous nous bornerons ici à évoquer un certain nombre de souvenirs vécus aux P.C. de Saint-Blaise et de Moutiers, à l'époque où la 2^e division se trouvait en réserve d'armée dans la partie nord-ouest du pays.

A plusieurs reprises, nos troupes assistèrent à la descente de parachutistes isolés ou largués par petits groupes, dont la recherche, comme de juste, n'aboutit jamais à aucun résultat positif. Mais la Suisse n'ayant pas été envahie, ces incidents se bornèrent au minimum, et ne comportèrent aucune conséquence fâcheuse. Relevons, toutefois, qu'au lendemain du 10 mai, toutes les unités organisèrent leurs cantonnements en point d'appui fermé, que les axes routiers se hérissèrent de barricades, munies de chicanes et gardées de sentinelles qui imposaient à chacun de se justifier. Le moins qu'on puisse dire, c'est que l'exercice du commandement par le moyen de motocyclistes et d'officiers de liaison, s'en trouva singulièrement ralenti. Le colonel-divisionnaire Borel ayant prescrit que ces sentinelles assureraient leur faction, baïonnette au canon, on n'eut, dans notre secteur, à déplorer aucun coup de feu intempestif.

Les parachutistes rentrés dans le néant, chaque matin, en revanche, s'accumulaient sur notre bureau des rapports provenant des troupes qui signalaient des lumières suspectes, des émissions de fusées ordinairement vertes, des signaux lumineux transmis à des destinataires inconnus dans des codes indéchiffrables. Il semblait à d'aucuns qu'un réseau de la 5^e colonne, aux mailles fines et serrées, s'était abattu sur le pays, attendant le mot d'ordre d'Adolf Hitler pour se manifester plus activement. Dans certaines unités, presque toutes les nuits, des détachements étaient tirés de leur sommeil pour courir sus à ces malfaisants tireurs de fusées, et, chaque matin, ils rentraient naturellement bredouilles, déconcertés par l'habileté infernale des éléments nazis infiltrés sur notre sol, ou furieux d'avoir été dérangés pour rien.

Une nuit de juin, un poste d'observation installé à Chaumont, au-dessus de Neuchâtel, signala que de longs messages en morse étaient émis de la région du col de la Vue-des-Alpes. Une patrouille d'officiers dont nous faisions partie, s'engouffra dans deux autos, avec l'espoir de surprendre la main dans le sac le destinataire de cette émission que l'on avait pu localiser avec une précision suffisante. Ce fut peine perdue. Et pour cause, car l'enquête révéla que cette nuit-là une colonne de camions de la Brigade frontière 2 avait emprunté le col incriminé ; les lacets de la route, l'alternance de la forêt et du pâturage découvrant ou occultant l'éclat des phares, on avait cru de la crête d'en face observer une succession de longues et de brèves, répétées une douzaine de fois. Quelque six mois plus tard, on nous signala des bouquets de fusées vertes que tiraient de vingt en vingt minutes des agents de l'*Intelligence Service*, de la région de la plage de Neuchâtel, pour guider sur Milan, Gênes ou Turin, les bombardiers de la R.A.F. qui les survolaient à 5000 mètres d'altitude. Telle était l'interprétation absurde qu'un officier de renseignements tirait des étincelles émises par le trolley du tram roulant de Neuchâtel à Saint-Blaise...

Les « fusées » de mai-juin 1940 attestant l'activité d'une nombreuse 5^e colonne en Suisse, il n'est pas étonnant que des citoyens zélés aient identifié et dénoncé toute une série de ces agents de l'ennemi éventuel. Nous transmettions sans délai au Service compétent les rapports qui nous venaient de la troupe concernant de semblables cas d'espionnage, sans nous mêler de les vouloir apprécier, mais nous ne sachions pas qu'aucune de ces dénonciations ait jamais fourni une piste sérieuse à notre contre-espionnage, tout au moins à cette époque. Et l'on sait pourtant que le dit Service de sécurité n'était pas précisément somnolent ou obtus, preuve en soit la célérité avec laquelle fut mise hors d'état de nuire la petite bande de saboteurs allemands que Goering avait fait passer sur notre sol, au début de juin 1940, avec la mission de faire sauter nos avions, et maint autre épisode analogue.

Il est vrai que certaines activités qui s'entourent, dans la vie courante, d'une clandestinité nécessaire, peuvent en temps de guerre ou simplement de danger de guerre, prêter un soupçon d'espionnage. Prenons le cas d'une petite annonce parue dans l'un de nos journaux romands et priant, dans un style assez énigmatique, un jeune officier de prendre contact avec l'annonceur. Il était naturel que le Service de sécurité se saisît de l'affaire, mais, de fil en aiguille, ses inspecteurs parvinrent non pas à l'officine d'un agent recruteur de la 5^e colonne, mais au domicile d'une dame dont la maturité n'avait nullement refroidi les ardeurs, et qui, par ce moyen, cherchait à retrouver un bel Adonis à deux galons, rencontré par hasard dans une salle d'attente.

Autre histoire cocasse : celle de cet inspecteur attaché à l'état-major d'une de nos unités d'armée sur la piste d'un espion authentique dont il avait signalé le passage éventuel à tous les postes du secteur ; il se vit retenir deux heures durant à une barricade, en raison d'une demi-douzaine de plaques cantonales découvertes au fond du coffre de sa voiture par un sous-officier légitimement soupçonneux. D'autres rapports de dénonciation que nous avons eus sous les yeux, constituaient des calomnies pures et simples émanant du plus bas esprit de vengeance ; d'autres ressortissaient plutôt à la chaire de psychiatrie qu'au service de contre-espionnage. Comme en Angleterre, on trouva chez nous, à la même époque plus d'un Dr Watson qui de leur propre mouvement se trouvèrent promus aux hautes fonctions de l'illustre Sherlock Holmes. D'autre part, comme on le vit en France, sous le régime de l'occupation et sous celui de la libération, ces périodes troublées ouvrent une large carrière aux quérulents, revendicationnistes, frustrés et ratés de l'existence qui voient enfin se lever l'aube du jour où la société ne pourra plus continuer à les méconnaître.

* * *

Quoi qu'il en soit de ces anecdotes et remarques, il faut conclure qu'en présence de l'action éventuelle de la 5^e colonne, hier nationale-socialiste et demain communiste, le haut-commandement d'une armée se trouve placé entre deux dangers, celui de laisser s'émousser la vigilance de la troupe et celui de répandre dans ses rangs le venin de l'« espionnite ».

De notre point de vue, dans un pays tel que le nôtre, la psychose de la 5^e colonne est plus dangereuse que la 5^e colonne elle-même. Mais c'est aussi qu'on n'entre pas comme au moulin, grâce à la juste vigilance de nos autorités civiles, dans les rangs de nos administrations fédérales et cantonales et dans ceux de nos grandes entreprises étatisées, telles que les C.F.F. et les P.T.T., et que les éléments subversifs n'ont aucune chance de s'y introduire sous le régime actuel. Par ailleurs, la surveillance discrète qui s'exerce sur les milieux suspects d'accointance avec les régimes totalitaires du bloc oriental, ne va pas sans entraver leurs activités délétères dans de très larges proportions.

Somme toute, en Suisse, sur le plan militaire, le problème de la « défense en surface » comme on dit à Paris, peut se borner aux mesures destinées à repousser l'invasion venant de la verticale, alors que, de l'autre côté du Jura, elle englobe encore les dispositions contre le sabotage des communications et des transmissions, la protection des dépôts de l'arrière contre les entreprises de bandes de partisans armés et organisés militairement, le ratissage des maquis qui pourraient se former dans certaines régions, plus particulièrement accessibles à la propagande communiste. L'an dernier, les manœuvres « Aquitaine » avaient pour objet d'éprouver les mesures prises à cet effet, par les autorités civiles et militaires, dans un certain nombre de départements du Sud-Ouest. Evidemment, nous n'en sommes pas là, mais la subversion est protéiforme, et le moindre relâchement de notre Service de sécurité dans sa vigilance risquerait de se traduire sans délai par une reprise de l'infiltration.

Mais si nos officiers de renseignements ne doivent pas

s'aviser à jouer aux cerbères du contre-espionnage, comme nous en avons connu quelques exemples assez ridicules en 1940, ils ne défendront jamais mieux leur troupe contre le péril de la 5^e colonne qu'en lui inculquant, par l'exemple, par l'instruction et par la sanction, le respect religieux du secret militaire, et qu'en appelant, en toute occasion, l'attention de leurs chefs sur l'observation de ce principe de sécurité qui passe tous les autres.

A cet égard, nous nous permettrons de déclarer qu'au cours du dernier service actif, on a beaucoup trop écrit et trop dessiné dans certains de nos états-majors et qu'en cas d'opération, il aurait pu en cuire non seulement aux troupes qui avaient fait établir des documents indiscrets et superflus, mais encore aux troupes voisines qui n'en pouvaient mais, et à l'échelon supérieur qui aurait dû intervenir. A l'appui de ce que nous avançons ici, un simple exemple étranger suffira : vers la fin de l'année 1944, nous avons eu sous les yeux la carte de situation d'une division belligérante qui, après avoir franchi plusieurs centaines de kilomètres, était venue atterrir en Suisse ; or le général de cette division y avait fait inscrire non seulement le stationnement de sa grande unité jusqu'au bataillon et au groupe, mais les positions des divisions voisines s'y trouvaient reproduites avec le même détail, ainsi que celles occupées par les troupes de corps d'armée.

Quant aux péchés de plume, qu'il nous soit permis de déplorer les tableaux de distribution que nous devions faire dactylographier à la suite d'ordres que ne couvrait pas — et pour cause — la mention « secret » et qu'on retrouvait un peu plus tard dans les lieux les plus singuliers. D'un ordre concernant une distribution de souliers neufs ou d'huile de graissage, l'ennemi éventuel aurait pu déduire que telle division s'était vu attribuer tel groupe d'obusiers lourds, tel groupe de DCA, tel bataillon de pontonniers, alors que ces attributions avaient fait l'objet d'un ordre secret de la part du corps d'armée ou de l'Armée...

Le silence de la troupe et le respect des règles de sécurité

les plus élémentaires dans les états-majors faciliteront considérablement la tâche aux services spécialisés dans la lutte contre la 5^e colonne. Toute « fuite », dès lors, ne pourra plus être que le résultat d'une action criminelle, alors qu'au cas contraire, il est parfois impossible de discriminer ce qui ressortit au bavardage inconsidéré des hommes et des officiers, et ce qui est dû à l'infiltration d'agents de renseignements au sein de nos troupes.

Vis-à-vis des rumeurs qui courent dans la population et qui gagnent la troupe, il faut conseiller à l'officier de renseignement non pas le scepticisme qui n'est souvent qu'une forme du dilettantisme, mais le sens critique qui est la vertu maîtresse de l'historien. Il se souviendra, toutefois, que depuis les temps lointains où le S.R. de Josué envoyait ses agents prospector le pays de Canaan, il court, de génération en génération, toutes sortes d'histoires d'espionnage ou de trahison que chaque guerre rhabille au goût du jour, que chacun a lues et entendues, et que d'aucuns, pour se faire accroire, viennent parfois rapporter dans les états-majors, en se présentant comme témoins oculaires ou auriculaires de l'anecdote.

Nous avons vu, à propos de la « parachutite », les mesures prises pour détruire les panneaux publicitaires plantés le long des routes par la fabrique de chicorée « Pacha » ; si l'on avait su au 2^e Bureau belge que l'on se trouvait en présence de la « resucée » d'une légende qui avait couru en France durant la retraite de Charleroi, on se serait épargné de gros soucis, quant à l'activité de l'espionnage allemand, et, de surcroît, on eût épargné les nerfs toujours à vif de la population civile.

Mais l'homme est ainsi fait... Au cours de l'été 1937, quelque part en Espagne, un capitaine d'artillerie de l'armée nationaliste nous racontait entre un cigare et un verre de fine : « L'espionnage rouge est vraiment formidable. Figurez-vous que la semaine dernière, ma batterie de 75 mm, toutes les fois qu'elle ouvrait le feu, était presque instantanément prise à partie par l'artillerie ennemie. On avait beau changer continuellement

de position, rien n'y faisait. C'est alors que mon sergent-major me fit remarquer un vieux berger qui faisait paître son troupeau tout à côté des positions que nous venions d'occuper. Vingt minutes plus tard, nous devions en sortir sous les obus. Les moutons nous ayant suivi sur notre nouvel emplacement, on arrêta l'homme qui avoua qu'il réglait le tir des Rouges, par le moyen de ses bêtes. Il fut fusillé sans désespérer... »

Fallait-il révéler à ce brave combattant qui nous recevait à sa table, que son histoire éveillait certaines réminiscences dans notre esprit ? Effectivement, ce thème a fourni le motif d'une double page au dessinateur français Georges Scott, dans le numéro de *L'Illustration* du 16 janvier 1915 ; il est vrai que la scène se place sous les averses flamandes et non pas sous le soleil castillan...

Comme on voit, il ne faut pas déconseiller à nos officiers de renseignements la lecture des nombreux romans d'espionnage qui paraissent depuis quelque temps, toujours plus nombreux et toujours plus dramatiques. Leur lecture, à tout le moins, leur permettra en temps de crise d'identifier et de mettre hors d'état de nuire, un certain nombre de farceurs et d'exaltés, pour autant, bien sûr, que leur activité s'inspirera de la devise du roi de France Philippe le Bel : « Nous qui voulons toujours raison garder ».

MAJOR ED. BAUER
